

**AVANT  
QUE  
ÇA COMMENCE**

**PÉRONNET  
& BRUNEL-DUPIN**

*"Magistral, authentique et passionnant."  
MAXIME CHATTAM*

**J'AI  
LU**

Marie-Laure Brunel-Dupin est lieutenant-colonel de gendarmerie, chef de la Division des affaires non élucidées (DiANE).

Criminologue de formation, elle s'est spécialisée pour intégrer la gendarmerie nationale et devenir analyste comportementale en 2001. Elle a mis en place, structuré et commandé pendant près de vingt ans le département des Sciences du comportement, aujourd'hui partie intégrante de la DiANE.

Valérie Péronnet est écrivaine et journaliste. Autrice de nombreux ouvrages co-écrits (témoignages, essais), elle a également signé trois romans, dont *La maison Poussière*, disponible aux Éditions J'ai lu.



Avant que ça commence



MARIE-LAURE BRUNEL-DUPIN  
VALÉRIE PÉRONNET

**Avant que ça commence**

Une enquête de Mina Lacan, « profileuse »



© Hachette Livre (Marabout), 2023

---

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

---

*La réalité dépasse la fiction,  
car la fiction doit contenir la vraisemblance,  
mais non pas de la réalité.*

Mark TWAIN



— Bon anniversaire, colonelle Salope !

Genoux qui collent au gazon, les deux mains dans la terre, en train d'extirper les racines d'une cochonnerie de liseron beaucoup trop invasif, je ne l'ai pas entendue venir. Ou plutôt si, j'ai entendu le petit portillon bleu grincer en me rappelant que je ne l'avais toujours pas huilé, mais j'ai cru que c'était Max qui faisait un saut en rentrant de Berringue.

— C'est passé, mon anniversaire.

— Le tien peut-être, mais le nôtre non.

Voix éraillée d'une femme qui a trop fumé. Ou trop bu. Ou trop gueulé. Ou les trois, si ça se trouve. Et sans doute déformée par la prise de substances, comme j'en ai entendu tellement au cours de ma longue carrière. Quelles substances ? J'ai de la bouteille, mais n'exagérons rien. Pas capable de remplacer à l'oreille un bon petit test en labo, quand même.

— Fais pas comme si tu savais pas de quoi je parle.

Mais je ne sais pas de quoi tu parles, Bellatrix. À moins que ce soit Cruella ? Pour l'instant, je ne capte qu'une voix de sorcière, assortie de l'ombre portée d'une silhouette sur mon parterre de fraises des bois. J'essaie d'apercevoir sa tête, de croiser

son regard mais elle est en parfait contre-jour. Je vois seulement la masse épaisse d'un gros corps visiblement couvert de plusieurs couches de vêtements – elle a raison, ça caille ce matin, il y avait même un peu de givre sur l'arrondi du muret en pierre du jardin. La buée sort de sa bouche avec agressivité, comme un jet de fiel, et semble vouloir m'insulter elle aussi.

— Ah, tu te souviens pas ? Je vais te réveiller la mémoire, moi. T'inquiète.

D'abord me relever pour me mettre à sa hauteur, le plus tranquillement possible et sans montrer que mon vieux genou gauche me donne du fil à retordre depuis quelque temps. Ensuite, me désaxer légèrement pour tenter de voir à qui j'ai affaire.

— Le 11 février, ça te dit rien ?

Immédiatement, mon cerveau enclenche la recherche, mais c'est le bug total : j'ai beau insister, ma si précieuse et fatigante hypermnésie n'a rien à proposer. Rien de rien.

— A priori, pas grand-chose... Quelle année ?

— Ben voyons ! Tu crois que je vais faire le boulot à ta place ? Une fois de plus !

Ça y est, debout. Conserver un air tranquille et rassurant. Un léger pas de côté pour sortir du contre-jour. Bonne nouvelle, elle est plus petite que moi. Une masse frisée de cheveux blanc jaunasse, la peau tavelée d'une pâleur presque effrayante, bouffie par les médocs, des doubles poches sous les yeux... Elle a morflé, la sorcière. Impossible de savoir quel âge elle peut avoir. Cinquante ? Soixante ? Soixante-dix ? Au-dessus de son orbite gauche, je vois nettement, en transparence, une grosse veine bleue, gonflée à bloc, qui file de la racine de son nez vers la lisière de ses cheveux. Je n'ai pas besoin de ce détail pour deviner qu'elle est

furax, en crise sûrement. Mais en crise de quoi ? Et qu'est-ce que j'ai bien pu faire pour déclencher ça ?

— Alors, ça te revient ?

— Pas tellement, non. On se connaît ?

— Moi je te connais. Par cœur, même. Tu peux pas t'imaginer à quel point je te connais bien !

— Et moi, je vous connais ?

— Ne joue pas à ça. Ça fait des années que tu fais semblant de pas savoir que j'existe. Quarante ans exactement, quasiment à la minute près.

Quarante ans, ça fait 2002. 11 février 2002, donc. J'étais où, je faisais quoi ? Bon sang, j'avais 25 ans à peine, et je venais juste d'intégrer la gendarmerie. Jamais interrogé personne, jamais coffré aucun suspect, jamais foulé une scène de crime, jamais mené une enquête... Assignée à résidence dans mon petit bureau de profileuse même pas encore débutante, où est-ce que j'aurais bien pu croiser la trajectoire de cette cinglée ?

Elle attend. Tendue, le regard agrippé à moi comme un liseron à son muret. Elle guette ma panique, ma faute, mes réponses et mes silences. Elle croit qu'elle me tient et j'ai intérêt à ne pas la démentir. Ses deux mains sont cachées sous une sorte de cape, qui recouvre au moins deux parkas dont les cols lui engoncent le cou. Le truc classique pour faire croire qu'on cache une arme. Mais aussi le meilleur moyen d'en cacher une. Couteau ? Pistolet ? Batte de base-ball ? Ou alors un balai de sorcière télescopique pour faire peur aux enfants ?

— C'est ça, fous-toi de ma gueule...

— J'ai rien dit !

— T'as rien dit mais tu l'as pensé. Il serait temps que tu me prennes au sérieux, colonelle Salope. L'heure des comptes a sonné. Et cette fois-ci, faut que tu t'y fasses : c'est plus toi qui commandes...

Flippant, quand même. Comment a-t-elle pu capturer ? Je suis sûre que je n'ai rien laissé paraître. Rien de rien de rien. Je sais faire. J'ai appris. Encaissé les aveux des pires atrocités sans bouger d'un cil. Obtenu les détails les plus immondes sans trembler. Posé les questions les plus épouvantables sans varier d'un micro-quart de ton. La seule qui soit capable de lire dans mes pensées, parfois même avant que je les pense, c'est Martha – normal, entre jumelles, ça circule là où même la science ne peut rien mesurer. Ou alors Max, peut-être, depuis le temps qu'on se pratique. Et encore, parfois, mais pas toujours.

— Si tu crois que ta Martha est la seule à te connaître vraiment, tu te fourres le doigt dans l'œil, Lacan. Et si tu penses que ton chien-chien de Max va rappiquer en remuant la queue, t'es complètement à l'ouest. Aujourd'hui, c'est *mon* jour à moi. *Notre* jour, même, je devrais dire. Et j'ai tout fait, *tout*, tu m'entends, pour que cette fois-ci, ça se passe comme *j'ai* décidé, *moi*. T'es prête ?

Bon, ça se corse gravement il semblerait. À vue de nez, en croisant mes vieux souvenirs de la fac de psycho et les innombrables explications d'experts que j'ai décortiquées ces quarante dernières années, je dirais un gros syndrome histrionique, doublé d'une bonne dose de paranoïa. Mais comment la nana peut-elle être si bien renseignée sur moi, au point de mentionner Martha ? Et Max ? Et qui d'autre de mes chéris va-t-elle me sortir encore ? Là, j'avoue, ça commence à paniquer sévère dans ma boîte crânienne.

Non mais qu'est-ce que j'ai bien pu foutre le 11 février 2002 ?

— On se la joue chronologique ? En croissant ou en décroissant ?

— Je ne sais pas, je...

— Ben, si tu sais pas, colonelle, je vais décider pour toi. Ça va te changer mais tu verras, on se fait à tout quand on n'a pas le choix. Allez, je suis gentille, je commence par le plus frais, pour t'aider à reconnecter avec ta jolie vie d'avant. Tu sais ? Quand tu te prenais pour Wonder Woman à qui rien ni personne ne pouvait résister. Il a bien résisté, hein, pourtant, Jean-Maurice ? Et au bout du compte, c'est quand même un peu lui qui a gagné on dirait ?

Touché. J'encaisse le coup sans moufter mais je sens dans sa voix la jouissance d'aller me chercher là où elle sait que ça me fait mal.

— Tu dis rien ? Tu penses à toutes les pauvres femmes que ce salopard a enterrées et que t'as pas été foutue de retrouver ?

Ne pas répondre. La laisser continuer son délire en lui donnant le moins de prise possible, au moins jusqu'à ce que je comprenne où elle veut en venir, et comment la dévier de sa trajectoire.

— T'as fouillé, pourtant, hein ? Et pas qu'un peu. T'as même cru que tu y étais, dans la grotte de Bourdançon, en janvier 31 !

Bon sang, comment elle peut être au courant ? *Personne* n'est au courant de ça, à part la juge, la greffière et les cinq mecs de Toulouse triés sur le volet du sommet du panier qui sont venus ouvrir le puits, pierre à pierre, après que l'ex de cette pourriture a enfin daigné nous dessiner le croquis. On a vraiment cru qu'on le tenait et, c'est sûr, il a déposé les cadavres de ses victimes dans cet endroit. Avant de venir les reprendre pour aller les cacher ailleurs...

— Tu t'es bien pelée, cette fois-là, hein ? Et pour rien du tout en plus.

Elle éclate d'un rire rouillé, grinçant comme une vieille machine déglinguée, et je découvre qu'il lui

manque la moitié des dents de devant. Elle ferait vraiment peine à voir, si elle n'était pas si inquiétante.

C'est le moment de tenter un truc.

— Et vous, vous avez eu froid aussi ? C'est sûr, c'était glacial cet hiver-là.

— Ah non non, moi j'attendais bien au chaud. Je suis pas débile comme toi. Moi, je sais où trouver les infos sans perdre mon temps à chercher aux mauvais endroits.

— Et vous avez trouvé quoi ?

— T'as pas encore compris ? Aujourd'hui, c'est *moi* qui pose les questions. Et je t'ai trouvée toi, comme tu peux voir. Une sacrée prise on dirait !

Je frissonne. Peut-être parce que, faut être honnête, elle me fait carrément froid dans le dos, la Bellatrix. Et peut-être aussi parce que le vent a un peu forci et le soleil a disparu derrière de gros nuages très noirs qui n'augurent rien de bon. Pas question de la faire entrer dans la maison, mais on peut tenter l'abri de jardin peut-être ? J'avais préparé un grand thermos de thé, pour me redonner du courage en cas de liseron récalcitrant. D'un geste très lent pour ne pas la surprendre, je lui montre le petit banc posé le long de la cabane, où j'aime tellement m'asseoir pour observer le sketch des rouges-gorges dès qu'il fait un peu beau.

— Vous avez plein de choses à raconter, on dirait. Vous aimez le thé ?

— Oui, j'aime le thé, Lacan. Pas de manière obsessionnelle, comme toi et ta tapée de sœur, et si possible pas dans les mugs débiles dont vous faites la collection, mais vas-y, sers-moi une tasse.

— Pour les mugs débiles, c'est raté. Désolée...

En essayant de ne pas paniquer – comment peut-elle savoir, pour les mugs ? – j'attrape sur l'étagère que mon cher Geronimo a fixée spécialement à cet

effet le jour de la fête de mon installation ici, deux des six mugs nains de jardin – j’ai cassé Grincheux l’automne dernier, d’un malencontreux coup de manche de bêche – offerts par Martha et spécialement destinés à mes pauses-thé extérieures.

— Timide ou Dormeur ?

Elle esquisse un sourire. Je fais comme si je n’avais pas vu, pour qu’elle ne croie pas que je crois que je reprends la main. Je lui verse un plein Timide de thé odorant et fumant.

— Lapsang-souchong très fort, lait d’amande et miel. J’aime bien quand il fait froid.

— Je sais. Je connais toutes tes manies, même les moins avouables.

— Celle-là n’est honteuse que pour les vrais amateurs de thé, qui ont du mal avec mes mélanges.

— Je sais aussi.

Des yeux, je l’invite à s’asseoir à un bout du banc, et pose mes fesses sur l’autre. Son regard me scanne avec insistance, le mien la balaie avec un maximum d’indifférence. Sa veine frontale a un peu dégonflé ; il semblerait que mon calme la calme. Tant mieux. Je la laisse venir, pour ne pas risquer de faire remonter la pression. Elle soupire.

— On est pareilles, toi et moi. On aurait pu devenir amies.

C’est ça Bellatrix. Compte là-dessus.

— Mais t’as tout fait pour me pousser à sortir de mes gonds et à te détester.

Im-pas-sible. Pas un poil qui bouge.

— Parce que Lapenne, c’est le dernier d’une loooooonngue série. Très très longue, même. J’ai suivi toutes tes enquêtes. Toutes.

Je sais qu’elle voudrait que je relance, mais je sais aussi que la meilleure solution est de la laisser suivre son flot, sans rien faire ni pour l’alimenter ni pour l’interrompre.

— Et j'aurais pu t'aider, même, si tu m'avais laissé faire.

Sa veine recommence à gonfler. Dans un flash, je me souviens que j'ai déjà vu cette veine quelque part. Et cette peau laiteuse, presque translucide. Jeune, avant qu'elle soit flétrie. Ces taches de rousseur. Cette bouche presque sans lèvres. Bien sûr qu'on s'est déjà croisées, mais où ? Où ?

— Je peux toutes te les citer, par cœur et dans l'ordre. Tu veux un échantillon ?

J'avale une gorgée de thé sans rien dire, en la regardant avec gentillesse pour l'encourager à poursuivre. Je vais finir par trouver un indice au milieu de cette pénible logorrhée.

— Cette folle de Glézar et ses bébés morts, en 2029. C'est à moi qu'elle aurait dû avouer. L'institut de Palaiseau, en 27, je l'ai trouvée avant toi. Bien avant, même. Mais tu m'as pas laissé le temps de tout mettre en ordre pour faire éclater la vérité. Et l'empoisonneuse d'Esquelbecq, comment tu crois que tu l'as chopée ? Si je t'avais pas mis les indices sous le nez, tu y serais encore, et elle aurait trucidé au moins dix gamines supplémentaires. Comme cette ordure de Fourniret, que vous avez mis beaucoup trop longtemps à faire parler, et encore, pas complètement, tes petits camarades et toi...

J'ai envie de la tuer pour qu'elle se taise. Il y a dans sa façon d'égrener la litanie des plus grands salopards de ces dernières décennies – que j'ai effectivement tous côtoyés de beaucoup trop près –, une sorte de jouissance salace que je reconnais bien. Le plaisir pervers des grands malades, qui se délectent du malaise que provoque l'évocation de leurs crimes. La gourmandise écœurante des foules voyeuses qui se gavent de faits divers et se pressent aux portes des salles d'assises.

— Jubillar, il t'a bien baladée, hein ? Et Decourcis, t'en as mis du temps, à t'en remettre ! Il a été à deux doigts d'avoir ta peau, celui-là. Sans parler du procès Rançon, où t'as carrément failli perdre les pédales...

Elle a pu lire tout ça dans les journaux. Je sais qu'ils sont nombreux à se repaître des détails sordides des enquêtes. Et à décortiquer avec délectation les comptes-rendus judiciaires, comme on se bâfre de polars bien noirs. J'en ai croisé souvent, au cours de ma carrière. Des journalistes, des badauds, des concitoyens à qui on aurait donné le bon Dieu sans confession et qui me pressaient de questions de plus en plus scabreuses, indiscrètes, obscènes, pour savoir qui, quand, pourquoi et surtout comment. En détail, avec l'espoir d'être dans la confidence. De s'approcher au plus près de là où ça pue. Là où l'âme devient noire, putride, infecte. Là où l'humanité se transforme en fumier... Une belle brochette de vautours. Les cousins par alliance, en moins folklos et beaucoup moins marrants, de l'inénarrable mère Lascaud, reine des concierges, qui nous a chroniqué, sans faillir, la totalité de l'actualité criminelle de cette première moitié de siècle.

— Ce qu'on dit pas dans les journaux, c'est que dès qu'on gratte un peu, et que t'as plus ta sœusœur pour te consoler, tu fais drôlement moins la fière...

Ta gueule, la ferme, dégage. Et ne touche pas à un cheveu de Martha. Jamais.

Je ne veux plus écouter les tapés de son espèce. Ni même les entendre. Je ne veux plus être exposée à leur folie, ni que jamais, ils ne mentionnent quiconque des gens que j'aime. C'est pour ça que j'ai raccroché et que je suis venue me poser sur cette île bénie : pour avoir la paix ! Planter des fraisiers et des tomates cerises. Arracher les liserons,

discuter avec les rouges-gorges, boire des coups avec les voisins, regarder les marées monter et descendre. Et surtout, surtout, ne plus rien savoir des tueurs en série, des égorgées d'enfants, des serial violeurs et autres détraqués. Effacer de mon esprit les scènes de crime abominables, les interrogatoires sans fin, les détails épouvantables. Et aussi la douleur des familles, la terreur des victimes, et les dévastations dont j'ai été témoin, de gré ou de force, pendant toute ma carrière.

J'ai fait ma part, et un peu plus. Jusqu'à ce jour où ça a été trop et où j'ai compris qu'il était temps que ça s'arrête. Pour de bon, et pour toujours.

Depuis que je suis ici, j'ai refusé toute interview. Décliné, sans laisser aucun espoir, les propositions de la flopée d'éditeurs, réalisateurs, scénaristes qui sont venus me supplier de partager mes souvenirs. Comment pourrais-je avoir envie de partager la lie infecte dans laquelle j'ai pataugé pendant ces décennies ? Et pour quoi faire ? Ce que j'ai appris, je l'ai transmis pour que d'autres à leur tour traquent, trouvent, déjouent tous ces maudits. Et ça m'a suffi. Je n'en veux plus. Je n'en peux plus. Je veux qu'on me fiche la paix, à jamais.

— T'en aurais des choses à raconter, hein ? Un peu plus croustillantes que quand tu faisais la belle au 20 heures. Quand tu te pavanais dans *Faites entrer l'accusé* et que tu faisais la maligne dans les colonnes du *Parisien* ou de *Psychologies Magazine*. Madame s'est fait passer pour une cadore, a sabré le champagne à l'ambassade des États-Unis avec les gars du FBI, rencontré le président en tête à tête à l'Élysée pour lui expliquer pourquoi elle arrivait pas à dézinguer tous les méchants, pauvre chou... Et pendant ce temps-là, tu crois que j'étais où moi, hein ? Tu crois que je faisais quoi ?

— Je ne sais pas... Où étiez-vous ?

— Sur tes pas, figure-toi. Et la plupart du temps, dix pas devant, en possession d'éléments que tu cherchais sans les trouver, d'infos qui t'avaient échappé, d'évidences qui te passaient au-dessus de la tête. Si tu crois que j'ai pas vu ton petit manège, pendant toutes ces années... Ça t'arrangeait bien, hein, de faire durer le plaisir ? De faire traîner les dossiers sensibles ? De faire monter le suspense pour qu'on continue à parler de toi, et qu'on s'émerveille que t'aies pu, finalement, résoudre des affaires si longues et si difficiles ?

— Je n'ai jamais rien résolu seule. On a toujours travaillé en équipe.

— Ben voyons. Tu me prends vraiment pour une conne, ma salope.

Ras le bol de son délire. Comment ai-je pu supporter, pendant tant d'années, les divagations morbides de tous ces cinglés ? Qu'est-ce qui m'a poussée à m'y plonger avec autant de fougue, d'impatience, de foi ? Où ai-je trouvé l'énergie, la rage, la force de les affronter, de traverser leurs marécages, d'encaisser leurs folies ? J'avais fermé cette porte, à double tour, blindée comme une entrée de QHS, et voilà que Bellatrix pousse sans crier gare le portillon de mon jardin pour y déverser son tombereau de purin ? Et je devrais la laisser faire, avec patience, en attendant qu'elle se calme ou que Max ait enfin l'idée providentielle de revenir de chez ses parents pour mettre fin à cet insupportable tête-à-tête ?

Elle croit qu'elle me fait peur avec sa cape de pacotille et ses divagations psychiatriques ? Pourquoi ma patience devrait-elle être, une fois de plus, sans limite ?

— Bon, venons-en au fait. Qu'est-ce que vous voulez ? J'ai pas que ça à faire, moi. J'ai des lise-rons à éradiquer.

Elle me regarde avec sidération.

— Comment tu sais ça ?

— Comment je sais quoi ?

— Comment tu connais mon prénom ?

Je ne connais pas ton nom, Bellatrix. Je veux juste que tu me foutes la paix et que tu me laisses m'occuper de mon jardin.

Elle pose sa tasse tranquillement, comme si de rien n'était, avant de se lever d'un bond et de se mettre à hurler.

— Tu vois que tu sais très bien qui je suis ! Personne ne connaît ce prénom ! Personne n'a le droit de m'appeler comme ça. Je m'appelle Lise, tu comprends ? Lise ! Plus jamais Liseron !

Sa veine semble sur le point d'exploser, et sur son front, en dessous des rides du lion, une barre se forme, dont tous les spécialistes d'analyse d'expressions faciales savent que c'est du plus mauvais augure. J'ai fait exactement ce qu'il ne fallait pas faire et maintenant elle est complètement hors de contrôle, y compris d'elle-même. Moi je m'en fous. Plus personne de cet acabit n'a le droit de venir me faire chier jusque dans mon jardin. Jamais.

— Je vais te dire ce que je veux. Je veux que tu t'excuses de m'avoir humiliée pendant toute ta carrière. Je veux que tu admettes, publiquement, que tes enquêtes, c'est moi qui les menais et qui les résolvais. Je veux que tu dises au monde entier et à toute la gendarmerie que la colonelle Lacan n'est qu'une imposture et que c'est grâce à moi, Lise Gazier, que tu as réussi tout ce que tu as réussi !

Pitié, qu'elle se taise et qu'elle se barre avant que je fasse une connerie.

— Et je veux que tu avoues ! Allez ! Avoue !

D'accord Cruella. Mais avouer quoi ?

— Avoue que c'est toi qui t'es opposée à mon admission à la gendarmerie. Avoue que tu as falsifié les examens que j'ai passés, et que comme ça ne te suffisait pas, tu as aussi fait en sorte que je sois refoulée de tous les journaux où j'ai postulé. Avoue que tu n'as pas supporté que je puisse avoir la possibilité de commenter ta carrière, de relater tes enquêtes, d'analyser ton travail. Tu vas me l'écrire noir sur blanc et me le signer ! Maintenant !

— Écoutez, je pense que je...

— Ta gueule ! Je m'en fous de ce que tu penses, colonelle Salope. C'est trop tard, fallait penser avant. Et mieux, surtout. Maintenant, tu dois réparer, tu entends ? Réparer !

Là franchement, Cruella, il n'y a rien à réparer. T'es complètement HS, et moi je suis au bout du rouleau. Il faut que ça s'arrête. Là. Maintenant. Immédiatement.

Elle continue à hurler des trucs de moins en moins intelligibles en s'avançant vers moi. Au milieu de sa bouillie verbale, j'entends :

— ... l'affaire Courchon, et même Alègre. Ça te revient, Alègre ?

Toulouse, 11 février 2002. Bien sûr !

Le portillon grince. Je tourne la tête pour voir si c'est Max qui arrive enfin. Elle se rapproche d'un coup, j'entends un bruit énorme, je sens une violente brûlure, et j'ai l'impression de partir ailleurs, très loin. Tout devient noir, comme au cinéma quand les lumières s'éteignent. Et puis une lueur blanche, et ça se met à défiler. Comme si j'y étais.



# 1

C'est comme un fauve qui entre dans l'arène, au milieu du cirque. Ou un taureau qui surgit du corridor. Musclé, tendu, affolé, même s'il ne veut pas le montrer. Le mec sue la peur, face à un public qui sue la haine. Je les comprends, l'un et l'autre, vu que moi-même je me sens un peu moite.

Pourtant ça fait des semaines, des mois, que j'attends ce moment. Pour être honnête, on peut même dire que ça fait des années. Exactement depuis le 25 janvier 1990 aux environs de 23 h 50, facile de s'en souvenir, une date pareille... J'ai refermé le bouquin que je m'étais enfilé d'une seule traite, cachée sous mes draps pour pas me faire engueuler par Martha. Elle m'a engueulée quand même.

— T'es chiante, j'ai sommeil moi. Tu m'empêches de dormir.

— Moi, c'est ton cadeau qui va m'empêcher de dormir.

— C'est pas bien ?

— Tu rigoles, c'est top.

— Bien sanguinolent comme t'aimes ?

— Pire que ça.

— Bon, tu me raconteras un autre jour, là j'en peux plus.

— T'inquiète, t'as pas fini d'en entendre parler.

— Et planque-le, hein ? Je te dis pas si les parents tombent là-dessus...

Je l'ai planqué, mais les parents sont quand même tombés dessus. Maman plus précisément, qui n'a jamais pu s'empêcher de farfouiller dans nos affaires. On a eu droit à un topo sur la confiance, et la violence, et papa qui nous a expliqué qu'on était trop jeunes pour s'exposer à des choses aussi atroces ; que 13 ans, c'est pas un âge pour s'enquiller *Le Silence des agneaux*, et gnagnagni et gnagnagna. Ça les a un peu calmés quand j'ai annoncé que j'avais quand même bien fait de le lire, et Martha de me l'offrir, puisque grâce à elle j'avais trouvé quel métier je voulais faire plus tard. Évidemment, Martha a ricané.

— Elle a décidé d'être tueuse. En série.

Comme si c'était le moment. Papa s'est retenu de rigoler, mais maman semblait complètement horrifiée. Cette manie de tout prendre au premier degré... Quand j'ai dit que plus tard je serais prof-ileuse, j'ai bien vu qu'ils ne percutaient pas. Je leur ai prêté le livre, pour qu'on puisse discuter sur des bases solides.

L'année d'après, quand le film est sorti, ils ont même accepté de nous accompagner au cinéma pour le voir avec nous. Et de mentir sans sourcil-ler à la caissière qui a demandé si on avait 16 ans révolus. Ils n'auraient peut-être pas dû. Moi j'ai bien encaissé, mais j'ai vu que Martha, même si elle ne me l'a pas dit – on ne parle jamais de ça elle et moi –, a fait des cauchemars pendant plusieurs semaines. Et je crois que maman aussi. C'est à ce moment-là que j'ai compris que je n'étais pas tout à fait câblée comme eux.

Moi, Hannibal Lecter, il ne me fait pas peur. Il ne me fascine pas non plus. Non. Il me fout la rage. Une bonne vieille rage des familles qui serait

capable, pour le coup, de m'empêcher de dormir. Le truc qui te prend dans le ventre, juste en dessous du nombril, et qui ne te lâche plus jusqu'à ce que tout ait été mis à plat, et qu'on sache de façon claire ce qui s'est passé, comment ça s'est passé et si possible pourquoi. Ces mecs-là pensent que c'est eux les patrons. Eux qui décident, qui manœuvrent, qui fomentent leurs saloperies. Et qu'ils sont si malins, ou si puissants, ou si tarés, que c'est eux aussi qui auront le dernier mot. Ça arrive, mais pas toujours. C'est pour ça que je suis là. Que je veux être là, avec Clarice, Micki, ma chère Lygia et quelques autres rageuses, de plus en plus j'espère. Mon boulot à moi, c'est que ça arrive le moins souvent possible. Qu'on arrête le massacre. Qu'on l'empêche, dans le meilleur des cas. Et qu'on les mette hors d'état de nuire davantage.

Enfin mon boulot, c'est un peu présomptueux. Disons mon futur boulot dans quelques années. Quand ? Ça, on ne sait pas. Il ne suffit pas d'avoir le poste pour avoir les armes. Pour l'instant, j'ai un petit grade de rien du tout, un pauvre bureau miteux aux armoires très vides, des collègues qui se marrent – jaune parfois, mais quand même – de me voir préparer des fiches de procédure à partir de rien, et cette autorisation miraculeuse d'être là aujourd'hui, cachée derrière mes moucharabiehs, pour observer discrètement le premier vrai grand fauve de ma carrière prometteuse.

J'ai bien vu, hier, quand je suis arrivée à la caserne et que je suis allée me présenter à l'adjudant, que lui aussi se demande ce que je fais là. J'ai l'habitude : ils ne comprennent pas. Ils ne voient pas l'intérêt. Et ils sont incapables d'imaginer en quoi une petite sous-lieutenante, une gamine qui a l'air d'être encore plus jeune que leur fille, débutante et sans aucun fait d'armes, pourrait leur être

utile de quelque manière que ce soit. Ils pensent qu'ils connaissent le boulot, puisqu'ils le font depuis des années, sans moi.

Je m'en fous. Comme dirait la mère Lascaud : « Ça m'effleure une oreille sans faire bouger l'autre. » Moi, je sais que j'ai raison. Qu'il leur faut quelqu'un comme moi, plusieurs même, pour faire avancer leurs enquêtes. Il me reste seulement à le leur prouver. Et si ça se trouve, ce procès va m'aider. J'y compte bien, en tout cas.

Il est entré sous les flashes, avec son pull moche, sa houppette et ses beaux yeux bleus. Il ressemble à un rugbyman ou à un footeux qui s'installe sur le banc de touche pour regarder le match. Mais aussi, un peu, à un lapin affolé pris dans la lumière des phares d'une voiture. Il balaie la salle d'audience sans que son regard s'arrête nulle part. En face de lui, certains membres des familles des victimes se dressent, comme pour l'affronter, et cherchent ses yeux. Il se débîne. D'autres, affaissés sur leur chaise, sanglotent en silence. Tu m'étonnes. Les avocats s'agitent sans bruit, fouillent dans leurs papiers pour se donner une contenance. En fait, tout le monde est tétanisé par sa présence, là, au milieu de nous.

Je regarde ses mains. De grandes belles mains, comme j'aime. Je sais ce qu'elles ont fait, j'ai lu tous les articles, vu tous les reportages. Les photos, les avis des experts, les détails innommables. Les hommes capables des plus terribles monstruosité ne ressemblent pas toujours à des monstres. Lui, avec sa petite gueule d'amour et ses jolies mains, a réussi à donner le change pendant des années, et aurait sans doute pu y parvenir encore un sacré bout de temps.

Je connais leurs visages, à elles, qui s'y sont laissé prendre. Certaines d'entre elles au moins ; qui nous dit qu'on les a toutes identifiées ? Personnellement, ça m'étonnerait... On les a vues dans tous les journaux, la litanie des victimes, appelées par leurs prénoms, comme si c'étaient nos copines ou nos voisines : Mireille, Isabelle, Martine, et puis Laure, assassinée le jour de mes 13 ans. Ça m'a glacée quand j'ai découvert ça. Pendant que j'étais sous mes draps en train de faire connaissance avec Clarice Starling et Hannibal Lecter, lui il la prenait en stop avant de la violer, de la martyriser, de l'étrangler. Et puis de la jeter dans un fossé comme un vulgaire déchet. Je n'ai pas repéré sa famille, dans la salle. Peut-être cet homme en larmes, au deuxième rang, qui ravale ses gémissements. Ou alors cette femme qui tremble de la tête aux pieds. Comment vont-ils pouvoir supporter ? Entendre décrire ses atrocités ? Être confrontés à cette réalité épouvantable ?

Au premier rang, je reconnais Émilie. La seule qui s'en est sortie. Avec ses cheveux courts et son survêtement noir, on dirait un petit piaf, à la fois apeuré et enragé. Je sens sa rage. Je la reconnais ; c'est la même que la mienne. Le courage de la nana. D'être là, entière. D'avoir trouvé la force de le déjouer pour qu'il la laisse en vie après l'avoir violée. D'avoir la force de se tenir debout, aujourd'hui, au milieu de la cohue et de l'hystérie. D'avoir la force d'être là.

Elle le fixe avec tellement d'intensité qu'il devrait partir en fumée, mais rien. Le mec est caparaçonné jusqu'à la moelle. Barricadé dans sa toute-puissance. Il trône au milieu de l'attention de tous, au côté d'un avocat commis d'office qui a l'air aussi jeune que moi. À quoi pense-t-il ? Où est-il ? Que prépare-t-il ? Pour l'instant, il semble totalement

ailleurs. Mais comment pourrait-il supporter d'être vraiment là ?

Ce procès va être un calvaire, y'a des chances.

Déjà, la lecture de l'acte d'accusation est un supplice. On se prend tous en pleine poire la liste immonde, interminable de ses dégueulasseries, une victime après l'autre, détail après détail. Viols, actes de barbarie, tortures, strangulations répétées pour faire durer l'agonie. Incendie des corps mas-sacrés. Et à peu près toujours la même histoire : une dragouille entre le beau gosse et la petite nana, un rapprochement amical, des gestes qui se précisent, le refus de la fille, la fureur du gars qui ne supporte pas qu'on lui dise non.

Envie de vomir. Je ne suis pas la seule. La salle souffle, souffre, soupire, frémit. Lui regarde le plafond, comme s'il s'emmerdait. Il se tait. Il observe. Il croise le regard de l'un ou l'autre des proches des victimes sans ciller.

Quand le greffier termine sa lecture, silence à couper au couteau. Pas un grattement de gorge, pas un sanglot. Comme si tout le monde était mort d'avoir entendu tant d'horreurs.

— Patrice Alègre, pouvez-vous commencer par nous dire si vous étiez un indicateur de la police ?

La question surprend l'assemblée. Elle a du sens, pourtant : comment a-t-il pu échapper si longtemps à une arrestation ? Comment des enquêteurs ont-ils pu considérer et classer comme un suicide la mort de Martine, retrouvée brûlée sur son lit, soutien-gorge déchiré ? Le président n'a pas le temps de développer ; comme un fauve qu'on réveille, Alègre se lève pour feuler :

— Ne me posez plus ce genre de questions, sinon je ne mets plus les pieds ici.

Voilà. On la voit, tous. La férocité du grand mâle contrarié, que rien n'arrête et qui fait sa loi. Je ne

suis pas (encore) experte, mais c'est du bon sens, il me semble, de ne pas énerver une bête sauvage si on veut pouvoir l'approcher. Bien sûr, le juge l'a réveillé, mais il l'a braqué, aussi. Maintenant, bon courage pour en tirer quoi que ce soit...

— Très bien. Alors expliquez-vous sur les faits qui vous sont reprochés ?

— Je n'ai rien à dire.

Tu m'étonnes. Quel salopard. J'espère que ce n'est pas lui qui aura le dernier mot.

## 2

J'en avais suivi, des assises. C'est quand même la base, quand on fait des études de crimino. Mais des procès comme ça, avec autant de victimes, autant d'avocats, et un mec si taré au milieu, jamais. Heure après heure, jour après jour, on nous a remplis ras la gorge de détails de plus en plus insoutenables. Et l'autre qui ne mouftait pas. Ni devant les familles effondrées, ni devant les avocats énervés, et même pas devant sa Cécile, soi-disant l'amour de sa vie, qui l'a supplié de parler pour que leur fille puisse « ne pas avoir honte de tout ». Même ça, ça n'a pas marché. C'est très subtil, ce qui marche, avec des types pareils... Agressif quand on l'agresse, absent le reste du temps ; les seuls moments où il réagissait, un peu, c'est quand on lui parlait gentiment, pauvre chou. C'est l'avocat d'Isabelle, je crois, qui l'a le mieux amadoué.

— Selon vous, qu'aurait mérité une personne qui aurait fait à votre fille ce que vous avez infligé à Isabelle ?

Là il a baissé les yeux. On a senti qu'il était ébranlé. Il aime sa fille, sûrement, si tant est qu'il soit capable d'aimer... Il a baragouiné un truc sur la sévérité de la peine, comme si on l'avait attendu pour statuer sur la question ! Pour le reste, il n'a jamais répondu. Jamais. À rien. Les infos, c'est

dans le dossier qu'on les a trouvées. Son enfance désastreuse entre un père CRS à la fois violent et permissif, une mère volage qui lui passe tout. Les cris de douleur qu'elle poussait sous les coups de son mari, et les cris de plaisir des réconciliations sur l'oreiller et des amants de passage. Y'a des mômes qui partent de loin, quand même. Et puis sa dérive de plus en plus sanglante, de plus en plus barbare. Comment la contrariété, mélangée à l'alcool, la fumette et la coke, pouvait le faire switcher en un quart de seconde de beau gosse plutôt cool à bourreau monstrueux. Elles sont deux à l'avoir raconté à la barre : son ancienne compagne, Sylvie, qui l'a quitté à cause de ça. Et puis Émilie, héroïque, encore sidérée d'avoir vu le mec sympa avec qui elle avait passé une journée formidable sur les bords de la Garonne tenter de l'étrangler, les yeux exorbités, et puis la violer plusieurs fois avec la plus atroce des sauvageries, avant de redevenir un gentil jeune homme la suppliant de ne rien faire contre lui. Il fallait la voir, accrochée à la barre, expliquer en le fixant du regard comment son instinct lui a dicté de faire mine de se soumettre, de comprendre, de pardonner, jusqu'à ce qu'il s'enfuit en étant persuadé qu'elle ne parlerait pas. Est-ce que j'aurais su faire ça, moi, à sa place ?

Son courage de témoigner, cinq ans après, devant nous tous suspendus à ses lèvres. Et le regard des parents des autres filles, crucifiés d'imaginer, à travers ses mots à elle, le martyre de celles qui ne sont plus là pour raconter.

Un jour, j'ai craqué. Ils se succédaient les uns après les autres, en nous baladant d'épouvante en épouvante. Plus on avançait, plus je me demandais ce que je faisais là, à me faire pilonner de scènes d'horreur et de détails de plus en plus immondes,

Merci à vous tous, professionnels de l'édition, qui ont cru en nous et notre projet un peu fou et qui permettent aujourd'hui de lire ce livre.

Maxime, comment aurais-je pu imaginer notre rencontre, notre lien et ta confiance ? Tu m'as donné le courage de nous lancer et d'aller au bout. Ton soutien est inestimable, merci.

Mes chers camarades, je ne peux pas vous citer tous, il me faudrait des dizaines de pages... Ce livre relate une vraie carrière qui n'existerait pas sans vous. Mes vingt-deux ans de service sont la plus belle aventure humaine que l'on puisse vivre. Nos mots ne seront jamais assez élogieux pour mettre en valeur votre engagement, vos compétences et tout ce que vous êtes, et qui vous êtes. Mina ne le sait pas encore à ses débuts, mais l'esprit de corps va intégrer son ADN pour ne faire que grandir, pendant le reste de sa vie. Je sais que vous, mes camarades, mes amis, vous vous reconnaissez ; vous avez eu confiance en moi et c'était courageux pour l'époque. C'est ce qui m'a donné la force d'avancer dans cette voie. Merci.

Ma famille, mes amis, je ne sais comment vous remercier. Nous avons choisi d'inventer toute la vie personnelle de Mina, et c'est parfait comme cela. Vous avez supporté, et vous le faites encore, mon caractère, mes émotions, mon indisponibilité et mes nombreuses idées, dont celle de faire ce livre. Vous soutenez et endurez tout ce que je suis... Vous êtes mon repère, ma base arrière quand je me sens exposée, vous êtes ma vie ; je vous remercie du fond du cœur et je vous aime.

Marie-Laure BRUNEL-DUPIN

Qui aurait cru que je plongerais un jour dans l'univers d'un polar ? La vie est souvent facétieuse et voilà qu'elle t'a mise sur mon chemin, chère Marie-Laure, et m'a donné envie de te suivre. Merci pour ce compagnonnage singulier, étonnant et éprouvant, drôle et exigeant, et de m'avoir laissée extirper Mina du fin fond de tes étrangetés.

Merci à Hélène Gédouin, Anne-Charlotte Sangam et Delphine Mozin Santucci de nous avoir suivies, et parfois précédées.

Merci à mon si précieux fan club – qui se reconnaîtra – de contrer avec enthousiasme et amour mes affres et mes doutes.

Et merci à Saint Cado de m'embarquer là où je ne pensais jamais aller...

Valérie PÉRONNET  
Saint-Cado, novembre 2022